

La guerre de 1870

## La défense de l'Oise à Parmain et à L'Isle-Adam



L'Isle-Adam, le pont du milieu, saute en septembre 1870.

**L'**empereur Napoléon III capitule à Sedan, le 2 septembre 1870. La guerre n'est pas terminée pour autant : les armées ennemies continuent à pénétrer plus avant dans le territoire français tandis qu'à Paris, un gouvernement de défense nationale se constitue pour continuer la lutte et en particulier défendre la capitale.

Les premiers soldats prussiens parviennent à L'Isle-Adam, par la rive gauche de l'Oise, dans la journée du 16 septembre 1870 (650 y passeront la nuit). Immédiatement, ils se préoccupent de mettre hors d'usage le télégraphe. Pour cela, il faut traverser la rivière, les appareils télégraphiques se trouvant dans les locaux de la gare de chemin de fer, à Parmain. Or l'armée française a fait sauter une arche du pont reliant l'île de la Cohue à l'île Conti (rappelons qu'il existe, à L'Isle-Adam, deux îles reliées entre elles et au rivage par trois ponts en enfilade; celui-ci est le pont central).

Les soldats prussiens parviennent à récupérer un des bateaux qui avaient été coulés pour retarder leur passage

et un petit groupe atteint la rive droite de l'Oise où il récupère le bac qui lui permettra de retraverser la rivière. Il s'y livre au pillage des maisons abandonnées par leurs habitants et réquisitionne de la paille, du foin et de l'avoine mais il ne s'attarde pas.

Les 17 et 18 septembre, les régiments continuent à avancer sur la rive gauche de l'Oise et, traversant le fleuve à Pontoise, sur un pont de bateaux, se dirigent vers Paris en passant la Seine à Poissy.

### Formation d'un groupe de francs-tireurs

Dès le lendemain des réquisitions faites à Parmain, un homme énergique, Monsieur Capron, pharmacien dans cette localité, pense à résister. Le 23 septembre, il réunit des hommes dans une carrière des coteaux, en vue de constituer un groupe de francs-tireurs. Des affiches émanant du gouvernement ont en effet engagé tous les citoyens à se soulever contre l'envahisseur et à se défendre par tous les moyens possibles. Ce groupe dispose de l'arme-

ment mis, par le gouvernement impérial, à disposition de la garde nationale (vieux fusils et cartouches) et compte sur l'appui de Bazaine dont l'armée est attendue de façon imminente (mais qui n'arrivera jamais). Il bénéficie, comme ligne de défense, de la barrière naturelle que constitue l'Oise ainsi que de postes de tir aménagés le long de la voie de chemin de fer, derrière les remblais.

### Première escarmouche

Un premier engagement a lieu au niveau du château de Stors, les partisans tirant à partir de Valmondois, sur l'autre rive de l'Oise. Le résultat de l'embuscade est décrit de la façon suivante par A.-D. Denise, devenu plus tard maire de Parmain, et qui fait partie du groupe de francs-tireurs :

« Nous fûmes témoins d'une déroute, véritable débandade des Prussiens qui se sauvaient pêle-mêle par tous les chemins qu'ils trouvaient devant eux.

Des chevaux et des hommes tombaient; des chariots que ces hommes escortaient restaient sur place, ayant

perdu leurs chevaux tués par les coups de fusil de nos hommes. D'autres chariots, dont les chevaux étaient indemnes et qui voulaient passer devant, les accrochaient et versaient, fermant ainsi le passage à ceux qui restaient derrière.

Les conducteurs ainsi arrêtés coupaient les traits des chevaux et montaient à cheval en abandonnant tout pour se sauver plus vite. Des montures sans cavaliers galopèrent dans la plaine ... »

Les fusillades entendues de loin ont une répercussion inattendue à L'Isle-Adam et surtout à Nogent : on a appelé «aux armes» car tout le monde croit que c'est l'armée française qui repousse vigoureusement l'armée prussienne. Laissons là encore la parole à A.-D. Denise :

«Des femmes de Nogent se jetèrent à la tête des chevaux conduisant un chariot et tentèrent de l'arrêter. Des enfants et même des grandes personnes couraient après les Prussiens en leur jetant des pierres; il y en eut qui sortirent des fourches. Les Prussiens eux montraient leurs sabres et ne s'enfuyaient que plus vite.

Pendant ce temps, les fusils sortaient de terre, c'est le cas de le dire, car ils y étaient enfouis presque tous, l'ennemi n'ayant pas tout détruit ... et les Prussiens couraient toujours. Ils prirent la route des Bonshommes, firent une courte halte pour attendre les traîneurs et disparurent dans la forêt.»

### Les journées des 24, 25 et 26 septembre

Le 24 septembre, tous les hommes de Parmain et de Nesles, à très peu

d'exceptions près, sont en armes, ainsi qu'une bonne partie de ceux de Jouy-le-Comte, Valmondois et L'Isle-Adam.

Il en arrive d'autres communes plus éloignées. Il s'agit, pour la plupart, de paysans sans uniforme armés de fusils de munition ou même simplement de fourches et de faux emmanchées à rebours. Tous ces défenseurs improvisés ont du courage et de la bonne volonté mais aucune discipline. Ils sont par ailleurs, remplis d'illusions, croyant que c'est l'armée de Paris qui a fait une sortie victorieuse.

Un nouvel engagement a lieu près du hameau de la Cave, dépendant de la commune de Presles, entre les forêts de Carnelle et de L'Isle-Adam, mais le sort de la bataille reste relativement indéterminé.

De même, les gardes nationaux de la commune de Chambly attaquent les Prussiens près de la commune de Crouy-en-Thelle mais ils subissent de lourdes pertes (une demi-douzaine de tués et des blessés) sans vraiment inquiéter l'ennemi.

Le 25 septembre, les Prussiens demeurent invincibles.

Du côté des francs-tireurs, de nouveaux défenseurs continuent à arriver mais ne sont soumis à aucun commandement : chacun veut faire son devoir mais le faire à sa guise.

Le 26 septembre, on apprend que des soldats prussiens se dirigent vers Mériel et Méry.

Tout est organisé pour une nouvelle embuscade à la hauteur de Stors mais des fusils partent trop vite et l'effet de surprise est manqué. De part et d'autre de l'Oise, une fusillade s'installe sans grand résultat toutefois.

Un engagement dans la forêt, vers l'abbaye du Val, aboutit à la mort de trois soldats ennemis.

C'est à ce moment que le groupe de francs-tireurs, qui s'était constitué à Parmain, décide d'abandonner la lutte : il ne croit plus guère aux succès de l'armée de Paris et à l'arrivée de Bazaine et ne peut s'opposer seul aux régiments prussiens; il redoute en outre les représailles de l'ennemi et songe à mettre familles et biens à l'abri.

Mais des combattants continuent à arriver de toutes parts, qui ne sont pas informés de la décision prise. Parmi eux, on trouve un petit détachement de francs-tireurs parisiens échappés de Sedan, armés de chassepots, leur présence relance l'espoir de voir arriver l'armée française.

### La journée du 27 septembre

Côté Parmain, en tête de pont, on construit à la hâte une barricade, avec les pavés de la chaussée.

Vers 9 heures du matin, des coups de feu sont tirés en direction de soldats prussiens qui, escortant un convoi d'approvisionnement, ont passé la nuit à Beaumont-sur-Oise, et viennent faire de nouvelles réquisitions à L'Isle-Adam. Rapidement, ils retournent vers Beaumont, n'ayant résisté que le temps nécessaire pour permettre à leur convoi de s'éloigner.

Vers une heure de l'après-midi, une nouvelle troupe est signalée; elle pénètre par l'avenue de Paris. Ses éclaireurs arrivent jusqu'au pont du Cabouillet, qui est le premier pont côté L'Isle-Adam.



L'Isle-Adam. Défense du passage de l'Oise (barricades), 1870. Tableau d'Octave Volant.

Les francs-tireurs se trouvent eux sur l'île Conti. Le centre de leur défense est la barricade située en face de la Grande-Rue, sur le pont du milieu, dit Grand-Pont, composé à l'époque de deux arches en pierre, dont on a fait sauter l'une pour retarder l'avance de l'ennemi.

D'autres combattants sont retranchés, toujours dans l'île Conti, derrière de gros arbres et des balustrades, face à l'avenue des Ecuries. Cette position est à peu près impossible à prendre de face car l'île est défendue par une terrasse d'environ quatre mètres de haut qui constitue une véritable fortification.

Une deuxième ligne de défense s'est formée, en amont et en aval de l'île, derrière le remblai de chemin de fer. Enfin une troisième ligne de défense se déploie sur les coteaux de Parmain.

Devant la résistance des francs-tireurs, le commandement prussien fait prendre des otages. Il s'agit du maire de L'Isle-Adam, F. Thoureau, du curé, J.-B. Grimot, ainsi que de messieurs Vigier et Maillard.

Abrité derrière les otages, un officier se présente sur le pont, accompagné d'un autre officier à cheval et d'un groupe de fantassins. Des francs-tireurs, placés derrière la barricade, tirent et tuent les deux officiers. Les soldats font aussitôt demi-tour, abandonnant les otages qui, par miracle, ne sont pas atteints malgré la pluie de projectiles.

Après quatre ou cinq heures de fusillade – et même de canonnade de la part des Prussiens – ceux-ci se retirent, non sans avoir subi des pertes sensibles dont ils tentent de se venger en mettant le feu dans divers endroits de la ville de L'Isle-Adam. Ces incendies sont rapidement éteints.

### Journée du 29 septembre

Après une journée de tranquillité, pendant laquelle l'ennemi ne paraît pas, les hostilités reprennent dans la journée du 29 septembre.

Les francs-tireurs occupent toujours les mêmes positions mais ils sont beaucoup plus nombreux.

Les soldats prussiens sont au nombre d'environ 2500. Ils apparaissent, en bataillon serré, en haut de



Parmain incendié par les Prussiens en 1870 (d'après une photographie du temps).

l'avenue de Paris et tirent quelques coups de fusil. A la hauteur de la rue de Pontoise, ils font halte. Un certain nombre seulement part en avant, en tirailleurs, s'avançant d'arbre en arbre (l'avenue est bordée de marronniers séculaires, plantés avant la Révolution).

Lorsqu'ils arrivent à environ 700 mètres des défenseurs du pont, ceux-ci commencent à tirer mais les Prussiens disparaissent à droite et à gauche et continuent à avancer par l'avenue des Ecuries, par le parc du château Dalloz (actuellement parc Manchez) et par les cours intérieures des maisons.

Un groupe d'une cinquantaine s'ehardit et avance jusqu'à la place du Feu-de-Saint-Jean (à cent mètres des francs-tireurs embusqués dans l'île Conti). Peu échappent à la fusillade.

A.-D. Denise décrit ainsi la scène qui suit : « Pour retirer leurs blessés de la place du Feu-de-Saint-Jean, leurs compagnons d'armes, qui étaient dans le saut-de-loup, leur jetèrent de longues cordes : ceux qui n'étaient que blessés s'y cramponnèrent et les autres les attiraient à eux absolument comme quand on se sert d'une bouée pour sauver quelqu'un qui est tombé à l'eau. Je les ai vus faire ce manège un certain nombre de fois, mais ils ne purent tirer ainsi que les plus rapprochés, les autres restèrent sur place jusqu'au soir. »

Pendant ce temps, la bataille s'étend vers l'amont (des cavaliers prussiens tentent une reconnaissance vers l'île de Champagne) et vers l'aval

(quelques fantassins essaient de passer au niveau de l'ancienne écluse).

Au centre, sur les ponts, les Prussiens, voyant qu'on ne tire plus de la barricade, s'avancent, un à un, en tirailleurs. Les francs-tireurs les laissent venir jusqu'à moins de cent mètres et seulement alors ouvrent le feu. La plupart des assaillants tombent morts ou blessés car, à cette courte distance, chaque coup porte.

Malgré cela, aussitôt que le feu de la barricade paraît s'affaiblir, d'autres assaillants surviennent qui sont reçus de la même façon. Selon des témoins, vraisemblablement, leurs officiers les envoient ainsi à la boucherie parce qu'ils ne savent pas que le pont a été coupé.

Pendant ce temps, les Prussiens font feu sans relâche dans toutes les directions, en particulier à partir de la maison de nouveautés située au coin du pont, de l'hôtel Saint-Nicolas et des maisons du Patis. En plus de cela, de Valmondois à Jouy-le-Comte, les balles crépitent, de part et d'autre de la rivière, sur trois kilomètres de largeur au moins.

De même, les Prussiens s'efforcent de passer la rivière en bateau, partant à 50 mètres au-dessus du pont du Cabouillet et allant débarquer dans l'île de la Cohue.

Enfin environ 250 autres, tenant toute la largeur de la rue, sur 25 à 30 rangs, font une charge en courant et s'élancent vers la barricade. Leur charge ne se trouve interrompue que parce que le pont est coupé.

Les défenseurs de la barricade ne

sont plus, à ce moment là, qu'au nombre de sept, avec 25 fusils, et leur situation est particulièrement critique puisqu'ils ne peuvent ni avancer ni reculer, le chemin qui les relie à Parmain étant littéralement balayé par les balles.

C'est d'ailleurs à ce moment-là que se produisent des pertes dans leurs rangs : Rouillon, rémouleur rue Guichard, est tué et son ouvrier, Vernant, est blessé à la jambe. Un autre franc-tireur, Mocquart, est blessé au bras et à la cuisse par la même balle. Dans l'île de la Cohue, le seul habitant resté sur place, un domestique, s'était caché sous un canapé, est découvert par les soldats ennemis et tué à coups de baïonnette.

Les troupes prussiennes commencent à s'infiltrer sur l'autre rive de l'Oise à la hauteur de Mours.

Un habitant de Parmain, ancien juge d'instruction, M. Desmortiers, s'élance, malgré ses 76 ans, pour tuer des soldats ennemis. Il est pris les armes à la main et fait prisonnier.

Il en est de même pour un dénommé Maître, qui n'a pas participé au combat puisqu'il a battu du grain toute la journée mais qui, rencontrant un franc-tireur, lui prend son fusil dans l'intention d'aller s'en servir. Cinq minutes après, il est fait prisonnier.

Maître et Desmortiers seront fusillés deux jours plus tard.

Presque tous les francs-tireurs se retirent car ils manquent de munitions; en outre, il devient évident qu'on ne peut continuer à se battre sans se faire écraser par des ennemis beaucoup plus nombreux.

Dans la soirée et la nuit du 29 septembre, les Prussiens jettent un pont de bateaux, en amont du pont qui relie Beaumont à Persan et dont une arche a été détruite, comme sur tous les autres ponts de la rivière. Ils font passer par là des troupes en grand nombre et de l'artillerie.

Au matin, ils commencent un grand mouvement tournant, pour prendre Parmain à revers et ramasser les combattants dans un vaste filet. Heureusement, presque tout le monde est parti ou s'est caché dans le bois.

Ils arrivent ainsi à Parmain sans éprouver de résistance et cernent complètement cette localité. Après

s'être assurés qu'ils n'ont pas de surprise à craindre, ils détachent une compagnie pour incendier le pays.

Pour cela, ils prennent des gerbes non battues et, après avoir mis dehors les quelques rares habitants (femmes, enfants et vieillards) qui sont restés chez eux, ils placent ces gerbes dans les escaliers ainsi que des meubles et autres matières combustibles et ils y mettent le feu.

Ceux qui font la moindre observation sont faits prisonniers et fort mal traités (un groupe d'une quarantaine de prisonniers sera emmené à pied, certains même pieds nus, jusqu'à Pontoise puis relâché).

Toutes les maisons ne sont pas brûlées : certaines ont été oubliées, dans d'autres le feu s'éteint de lui-même et enfin, des habitants, qui sont parvenus à se cacher, s'activent contre les flammes dès le départ des incendiaires.

Néanmoins, le brasier dure trois jours, la fumée et les flammes étant visibles jusqu'à une distance de 30 kilomètres. Plus de quatre-vingt ménages sont sans abri, sans meubles et sans autres vêtements que ceux qu'ils ont sur eux. Le château de l'île Conti brûle également.

La guerre finie, une souscription est lancée pour la construction d'un monument commémoratif de cette défense de l'Oise. L'emplacement envisagé est celui, près du pont, où a été construite la barricade. Mais la municipalité de L'Isle-Adam, pour des raisons politiques, semble-t-il, s'y oppose et la stèle en granit est relé-

## Parmain fête ses cent ans

Le 1<sup>er</sup> janvier 1885, 111 habitants de Parmain signent une pétition pour la transformation du hameau en commune. En 1893 Jouy-le-Comte a 326 habitants et Parmain 662. On organise une consultation populaire pour définir l'avenir administratif des deux villages. Parmain l'emporte par 244 voix sur Jouy-le-Comte qui réunit 139 partisans.

Par décret paru au *Journal Officiel* du 5 janvier 1893 «La commune de Jouy-le-Comte a pris le nom de Parmain. Signé Sadi Carnot président de la République.»

Les festivités de 1993 commenceront le 20 juin notamment avec, à 22 h un son et lumière : «Si Parmain m'était conté» et se poursuivront jusqu'en novembre.

guée dans le cimetière de Jouy-le-Comte.

Plus tard, une nouvelle souscription est ouverte et, en 1887, un nouveau monument est inauguré. Il est construit sur l'île Conti, à l'emplacement initialement prévu et qu'il occupe encore actuellement.

### Bibliographie

E. Capron, *Défense de Parmain au passage de l'Oise contre les Prussiens - du 23 au 30 septembre 1870 et Tribulations d'un franc-tireur*. Dentu Libraire-Editeur, 1872.

A.D. Denise, *La Défense de Parmain. Episode de la guerre de 1870-71 dans le canton de L'Isle-Adam*. Imprimerie J. Douce, Méru 1906.

Solange Contour

